

Le magnin à rebours

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 43

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Beaux-Arts.

AU PALAIS DE RUMINE

L'habitude, ni le rôle du *Conteur* ne sont d'entrer en lice et de ferrailer, pour ou contre, dans les débats que provoquent les grandes ou petites questions du jour. C'est dans l'espoir qu'il leur parlera justement d'autre chose et les délassera un moment que ses lecteurs l'attendent chaque samedi. Son ferme dessein est bien de répondre toujours mieux à ce désir.

Pourquoi donc le *Conteur* fait-il un acroc à sa règle de conduite, en faveur des lignes qui suivent, que lui adresse un de ses fidèles collaborateurs ? Cette exception nous paraît se justifier par l'intérêt exceptionnel et très heureux qu'a suscité, dans tout le public, l'Exposition des Beaux-Arts, qui ferme demain, et dans l'échange d'idées auquel elle a donné lieu. Nous augurons toujours bien de ces chocs d'opinions; il est rare que l'on n'en tire de part et d'autre quelque profit.

Il va sans dire que nous laissons à notre collaborateur la responsabilité de ses appréciations.



« Il y a là des choses exquises et des choses monstrueuses; le délicat y coudoie le grotesque; les œuvres d'une témérité déconcertante y voisinent avec les toiles peintes pour notre goût et notre intelligence.

» Le génie naissant des uns commence à s'affirmer parmi l'outrance voulue, la

fantaisie têtue et froidement ahurissante des autres. Toutes les chapelles et sous-chapelles y sont représentées...

» Si le Salon renferme de purs chefs-d'œuvre, il a aussi donné asile à d'innombrables toiles qu'on dirait avoir été brossées par des épileptiques ou des démoniaques, dans quelque Sainte-Anne ou quelque Bicêtre de l'art. L'intérêt de cette exposition de fin d'année réside précisément dans l'opposition constante qu'on y trouve de l'idéal et du baroque, du joli et de l'horrible, du talent original et de l'effort convulsif pour paraître en avoir.

» X. étale copieusement les productions de son pinceau. Tout cela est évidemment de la peinture, mais relève d'une esthétique qu'il est difficile de faire accepter par tous. Cet artiste est sincère, il a de fervents admirateurs; sans doute qu'il pourrait faire autre chose... Il préfère répandre des couleurs sur une toile et les y étaler ensuite avec un peigne ou une brosse à dents. Cela fait des paysages, des marines, des natures mortes, des portraits... au hasard, au petit bonheur, et le procédé rap-

pelle un peu ces dessins que les écoliers exécutent en écrasant des têtes de mouches dans le pli d'une feuille de papier. Néanmoins, il est entendu, dans certains milieux, que X. a beaucoup de talent.

» B. compose comme un Canaque des forêts calédoniennes. Sa composition satyriale, hachischienne, opiacée, morbidobalsamique a-t-elle été conçue et exécutée pour décorer les tréteaux d'une baraque foraine et servir d'enseignement à une tribu transplantée de femmes anthropophages et d'avalesuses d'étoupes enflammées ? On le croirait...

» Des gens se pâment devant cette peinture sauvage.

» Des goûts et des couleurs...

» Quand on voit la nature de cette façon et sous ces couleurs-là, il n'y a qu'à entrer dans une clinique ophtalmologique.

» ...C. nous prouve qu'on peut être un artiste de valeur, même en sachant dessiner et peindre!

» ... Nous passons volontairement sous silence les peintures au brou de noix, au goudron, au jus de réglisse, au minium, à la moutarde de Dijon, à la poix-résine, au cambouis, qui émaillent çà et là le Salon. Nous ne saurions confondre l'art avec les plaisanteries d'atelier.

Vous croyez que les lignes ci-dessus ont été écrites par un critique grincheux au sortir de l'Exposition du palais de Rumine ? Détrompez-vous; elles sont extraites, à peine modifiées, d'un article de Valensole sur le salon d'automne au Grand-Palais, à Paris.

Elles constatent que nous n'avons pas le monopole des peintures dont le modernisme effare, déconcerte et dérouté le jugement du critique qui s'est trop attardé à admirer Velasquez et Rembrandt.

Consolons-nous en pensant — maigre compensation — que le mal n'est pas localisé chez nous, qu'il y a ailleurs aussi des peintres dont le but avéré est d'ahurir le profane, dont la conception artistique est de déformer les objets, de faire hurler les couleurs et de composer en faisant fi de toute l'œuvre que nous ont léguée des Maîtres incontestés, n'ayant sur la conscience ni femmes vertes, ni vagues zébrées, ni académies hottentotes.

Un artiste d'un goût très pur et d'un esprit éclectique nous disait récemment : « Il me paraît qu'un vent de folie a soufflé sur toute une génération de peintres. »

N'est-ce pas la réflexion de beaucoup au sortir du palais de Rumine ?

Des débauches picturales que nous subissons, il en sortira certainement un bien — tant il est vrai que le remède se trouve souvent à côté du mal. On ne pousse pas impunément à de pareilles orgies sans que surgisse une réaction d'autant plus violente que l'excès a été brutal.

Il reviendra le temps où l'on pourra, comme ci-devant, admirer un Gleyre sans être traité de pompier; il reviendra le temps où, avant de peindre, l'artiste disciplinera son crayon et, ayant beaucoup dessiné, réfléchi et composé,

trouvera d'harmonieuses couleurs pour traduire sa vision.

Il reviendra, que dis-je ? il est revenu ce temps ! Ecoutez plutôt les appréciations du public; je parle de l'amateur qui se vêt comme vous et moi, et non pas de celui qui croit que, pour juger d'une œuvre d'art, il faut arborer une cravate démesurée et enfiler un pantalon excentrique.

Mais le public peut se tromper — on a tant fait pour fausser son éducation et dérouter son bon sens ! — Courez alors dans les musées, admirez et consultez les œuvres éternellement belles des Maîtres pour qui l'art était un sacerdoce, des œuvres dont la beauté est consacrée par les siècles, puisqu'elles sont vraies, puisqu'elles ont été vécues, parce que ceux qui les ont conçues avaient des yeux pour voir. Leurs œuvres ne sont pas des énigmes : elles font penser.

Ces Maîtres-là ne vous tromperont pas.

Octobre 1904.

E. F.

Le salut par le gaz.

On nous écrit :

Le congrès de la libre-pensée, tenu récemment à Rome, nous rappelle une anecdote, lue jadis dans un journal.

Le fameux prédicateur Newmann Hall prêchait.

Un libre-penseur l'interrompit, disant : « Mon opinion à moi est que celui qui a inventé le gaz a plus fait pour éclairer le monde que tous les prédicateurs avec leurs sermons. »

Cette interruption agita l'assemblée.

« Moi, reparti quelqu'un, je suis pour la liberté de penser et de parler. Mais quoi qu'il en soit de nos différents points de vue, une même chose va nous arriver à tous : la mort. Or tout homme sérieux doit s'en préoccuper et tâcher de s'éclairer sur le monde à venir. C'est pourquoi quand sonnera l'heure de la mort pour celui qui vient de parler, je lui recommande d'aller chercher un employé du gaz... »

« Cette réplique eut plus de succès que mon sermon », disait, en la contant, Newmann Hall.

Le magnin à rebours.

Saviez-vous que les hommes des forts de Saint-Maurice engraisseraient des cochons ? J'avoue, à ma honte, l'avoir ignoré jusqu'à ce matin. Ils se livrent avec succès à ce métier, me dit-on, et tels de leurs élèves feraient la joie de l'excellent papa Baud, de la Colonie de Payerne, s'il vivait encore et pouvait aller se promener à Savatan. Cette porcherie fortifiée me réconcilie presque avec les canonnières de là-haut. Il m'est doux de penser qu'ils ne passent pas tout leur temps dans leurs casemates et leurs tourelles blindées, qu'ils ne sont pas hantés perpétuellement par la peur de voir les alpins de Victor-Emmanuel franchir le Grand-Saint-Bernard et les pioupious de France montrer leurs culottes rouges sur les Dents-du-

Midi. Je les vois avec bonheur s'inquiéter, non seulement de ce qui peut envoyer leur prochain le plus rapidement possible dans l'autre monde, mais aussi de ce qui est propre à le conserver et à le ragailardir. Une chose cependant gâte mon plaisir, c'est que toute la garnison des forts ne s'emploie pas à l'élevage des porcs et à la préparation des saucisses et des jambons fédéraux. Ce beau privilège ne s'octroie, paraît-il, qu'aux cuisiniers. Ils en sont fiers, et il y a de quoi. Mais il a mis dans un embarras cruel, l'autre jour, une recrue qui en jouissait pour la première fois.

Ce jeune défenseur des forts est un citadin à qui les travaux de banque sont plus familiers que les choses rurales. Etant de cuisine, il reçoit l'ordre de porter les épiluchures aux cochons. Une mitre de chaque main, il se dirige vers les boillons. Comme, au bout d'une demi-heure, il n'était pas de retour, un cuisinier de ses camarades va voir ce qu'il devient. Il le trouve accroupi devant l'auge et se démenant avec une paire de porcs énormes qui poussent des grognements furieux.

— Que diantre fais-tu là ? lui demande-t-il.

— Tu vois, répond le financier en herbe, j'essaie de les démuseler.

— Les démuseler ?

— Mais oui ! Tu vois bien qu'ils ont les narines emprisonnées dans du fil de fer... Ça tient si fort que j'ai bien peur de ne pas pouvoir les en délivrer... Et puis, ils sont méchants comme des tigres ; le gros blanc de droite m'a déjà pincé le bras deux fois...

A ce récit, le camarade faillit rouler à terre à force de rire.

— Hi, hi, hi ! mon pauvre banquier, tu fais le magnin à rebours... hi, hi, hi !... On ferre les porcs, on ne les déferre pas... hi, hi, hi !...

Ce jour-là, la troupe se fit du bon sang pour plus de cinquante francs, aux dépens de la recrue qui démusèle les cochons. V. F.

Chacun son métier. — Un curé confessait un paysan. Le pénitent racontait toute sa vie, le bien, le mal, l'indifférent.

— Ce sont surtout tes péchés qu'il faut avouer, dit le curé.

— Est-ce que je m'y connais, moi ? Je vous dis tout, monsieur le curé ; ma foi, prenez ce qu'il vous faut.

Le président de la commission d'école de ... a écrit l'autre jour, à l'instituteur, la lettre suivante :

« Monsieur le régent,

» Vous me demandez s'il est vrai que vous ne devez point donner de verbes aux enfants à faire chez leur parents vous savez qu'on vous l'a déjà dit avec François M... qui avait assez à leur livres à apprendre et que ces copiages ne faisait que de les faire barbouillés. »

Tous menteurs !

On nous écrit :

« Croiriez-vous que je suis arrivé à une conclusion navrante pour l'humanité : c'est que le mensonge fait partie intime de notre vie, qu'il est à la base de presque toutes nos actions, qu'il ne saurait — microbe indispensable — être éloigné, sans danger, de notre économie morale.

Je mens, tu mens, il ment, nous mentons, vous mentez, ils ou elles mentent.. chaque jour.

Je vais même plus loin : je dis, nous mentons à chaque instant, et cela par curiosité, par politesse, par intérêt, par crainte, par amitié, par goût, par habitude professionnelle ou autre.

Cela est si vrai, si humain, que le Dictionnaire lui-même, impeccable et austère, a prévu les « meneries, mensonges légers, sans conséquence ».

Vous avez bien lu : il y a donc des mensonges sans conséquence !!

Nous mentons par curiosité ? — Sans doute. S'agit-il d'un petit scandale sous roche, d'un secret de famille à découvrir ? — Voyez quelle astuce nous saurons déployer pour arriver à nos fins :

— C'est affreux, chère madame, de penser qu'un jeune homme si bien doué, car il est d'une intelligence rare... de penser qu'il a pu se laisser aller à... Ah ! Je me mets à votre place, chère madame. A-t-il vraiment osé ?...

Et des airs penchés, attendris, tout pleins de componction, avec, peut-être, un pleur à notre paupière :

— Bien triste, chère madame, profondément triste !

J'ai dit que nous mentionnons par politesse. Est-il nécessaire de le prouver ?

... Si les hommes se montraient tels que la nature les a formés — écrivait, il y a quelques années, un collaborateur des *Annales politiques et littéraires*, au sujet de la condamnation à mort de Brière, l'assassin de Chartres, — ils s'inspireraient une mutuelle répulsion. Le propre de la vie sociale est de masquer la bassesse des instincts sous le vernis de la politesse, des égards, des belles manières. Une aimable dissimulation est utile pour entretenir ces rapports. Quand le gros fermier Lubin revenait de la ville et quand M^{lle} Véronique (compromise avec Lubin dans l'affaire Brière) allait à la messe, ils recevaient, en chemin, des coups de chapeau. Ces marques de considération n'étaient peut-être qu'à moitié sincères. Ils en jouissaient néanmoins. Ils en rendaient de semblables à ceux qui les leur prodiguaient. Et, par cet échange un peu mensonger de compliments, fleurissaient à Corancez les grâces de la civilisation.

La paix, parmi les hommes, n'est qu'à ce prix. Soyons indulgents les uns aux autres.

Cette appréciation, prise entre mille, où bassesse rime trop facilement avec politesse, où la dissimulation est traitée — ô dérision ! — d'aimable et d'utile, où l'indulgence est la conséquence directe d'un « échange un peu mensonger de compliments », évoque en moi un des croquis férocement humains de Forain.

Et je continue : Oui, nous mentons par intérêt, chaque fois qu'il s'agit de donner le change sur notre valeur morale ou physique, à cet adversaire qu'est notre prochain, car il n'y a guère d'amis en ce monde.

Nous mentons commercialement lorsque nous renchérissons sur la qualité d'une marchandise, dans le but de l'écouler plus rapidement.

Nous mentons par amitié, je le veux bien, lorsqu'au chevet d'un mourant qui nous est cher, nous feignons, sous un visage souriant, de constater un mieux chez le moribond.

Le docteur ment, dans l'intérêt de son client ou de la science, je vous l'accorde, mais il ment lorsqu'il affirme une guérison dont il n'a pas la certitude absolue. Peut-elle l'être du reste jamais ?

L'avocat (je souris en écrivant cette phrase) ment en défendant une cause indigne de son éloquence.

C'est ainsi que, du haut en bas de l'échelle sociale, l'homme ment, chaque jour sinon à chaque heure, et que nul d'entre nous ne peut se vanter d'échapper à cette maladie morale...

Et je me demande avec anxiété ce que deviendrait l'homme, qui, dégagé de toute convention. — tout préjugé, de tout scrupule sentimental, ne mentirait jamais et oserait dire la vérité, toute la vérité ! »

ALCESTE.

Les chansons de nos aïeux.

PORTRAIT DE MARIÉ

Un amant léger, frivole,
D'une jeune enfant raffole ;
Doux regard, belle parole,
Le font choisir pour époux :
Soumis, quand l'hymen s'apprête,
Tendre le jour de sa fête ;
Le lendemain il tient tête...
Il faut déjà filer doux.

Sitôt que du mariage
Le lien sacré l'engage,
Plus de vœux, pas un hommage,
Plaisirs, talents, tout s'enfuit :
En vertu de l'hyménée,
Il vous gronde à la journée,
Baïlle toute la soirée,
Et l'on sait s'il dort la nuit.

Sa contenance engourdie,
Quelque grave fantaisie,
Son humeur, sa jalousie,
Oui, c'est là tout votre bien :
Et pour avoir l'avantage
De rester dans l'esclavage,
Il faut garder au volage
Un cœur dont il ne fait rien.

LE MARQUIS DE LA FÉRANDIÈRE.

Sami Potu et lo tsemin dè fai.

Quand l'ont volliu fèrè dâi tsemin dè fai pè chaòtrè, l'a faillu que dâi géomètrès marqua-vont la pliaice iò lo volliavont fèrè passâ.

On dzo que pliantavont leu pequiets, l'arrevont ein drâte ligne dévânt la grandze à Sami Potu. Vo peinsa bin que po on tsemin dè fai n'l'avai pas moian dè bailli lo contor pè derrâi la courtena ; faillai traci adè drâi.

Assebin criârènt Sami.

— Hé ! père Potu, veni vai no z'âovri voutra grandze !

— Que lài volliâi-vo allâ fèrè ?

— Ah ! ma fai, ne fein on traci po lo tsemin dè fai, èt dussè passâ quie.

— Dâo diablo !

— N'l'a pas moian autrameint. Et pi d'ailleu vo lài volliâi onco gagni, kâ on payè adrà bin clihò su quoui yè passè.

— Eh bin ne dio pas na, se cein va dinsè, se repond Sami, mâ lo vo dio tot net : ne faut pas vo z'èmaginâ que châi vu restâ dzor et nè po âovri et cota la porta ti lè iadzo que cè tsemin dè fai passèra : n'ai pas lo temps.

A la cougnè.

Abram, lo taupi, n'étâi pas retsè. Le démocrâve dein 'na cambusè que n'étâi pas traò granta po réduirè sâi cinq z'einfants. Tota la beinda, père, mère et lài bouèbès, cutsivès dein lo mimo pâilo, et ma fai quand l'aviont teri lo tserriot, on étâi bin prâo cougni per tsi leu.

Onna nè que son pe grand valet étâi restâ avouè la Jeunesse, l'avâi on bocon tserdzi et l'étâi quasu bliet quand rarevâ po se reduirè.

Son père lài fe lo trafi et lài de que l'étâi 'na vergogne de sè conduirè dinsè.

Lo gaillâ ne repond pas on mot tandi que se devitè et que sè fourrè eintrémi lè linsus.

Quand son père lài a tot de, que l'a detient lo crâisu, et que s'est assebin met adè lhi ein deseint : « Lo bon Diu sâi avouè no ! » lo vaurèin dè valet n'a-te pas lo toupet dè lài repondrè :

— Ne sein dza bin prâo dinse perquîè !

La joie de Noël. — Tout dernièrement, à l'école du dimanche, M. le pasteur interrogeait ses élèves sur le déluge.

— Lequel de vous, mes amis, peut me dire le sentiment qu'éprouva Noël en voyant que le déluge avait enfin cessé ?